

par mégarde quelque inexactitude, nous nous recommandons à l'indulgence du lecteur, et rappelant les paroles connues : *errare humanum est*, nous retractons d'avance tout ce qui ne serait pas d'une doctrine sûre, d'une théologie saine, rappelant ces autres paroles : *perseverare diabolicum est*; enfin, nous nous soumettons avec docilité au jugement du Pontife romain, nous permettant d'ajouter à l'adage : *Judicare romanum est*, paroles qui seront toujours la règle de nos pensées, la boussole de tous nos travaux, le crible à l'aide duquel nous ferons le triage de toutes nos conceptions, et cela tant qu'il nous sera donné de satisfaire la grande passion de notre âme, la grande ambition de notre vie, qui est celle d'élever un monument à la Vérité.

L'ABBÉ MORÈRE.

VEN. P. LUDOVICI DE PONTE, S. J.
MEDITATIONES

DE PRAECIPUIS FIDEI NOSTRAE MYSTERIIS,
DE HISPANICO IN LATINUM TRANSLATAE A

MELCHIORE TREVINNO, S. J.

de novo editae cura

AUGUSTINI LEHMKUHL, S. J.

cum approb. revmi archiep. trib. et super. ordinis

3 vol. in-12.....Prix : \$2.13

LES PARFUMS

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE

PRÉCÉDÉS D'UNE

NOTICE SUR LEUR VIE ET D'UNE ANALYSE DE LEURS OUVRAGES

Par M. l'abbé Morère

Docteur en théologie

2 volumes in-8.....Prix : \$2.50

PETITS MOIS DE SAINT JOSEPH

PENSÉES PIEUSES POUR

LE MOIS DE MARS

avec une neuvaine par l'auteur des

Paillettes d'Or

Petit vol. in-32...Prix : 5 centins chaque
40 centins la douzaine, \$3.00 le cent

N. B.—Voir dans le numéro du 15 Janvier la liste des ouvrages sur la dévotion à Saint-Joseph.

UNE VICTIME

DE LA

CONSTITUTION CIVILE du CLERGÉ

NOEL PINOT

Curé du Louroux-Béconnais

1747-1794

PAR LE MARQUIS DE SEGUR

1 volume in-12.....Prix : 25 cts

« Voici, dit l'auteur de ce livre, l'histoire d'un prêtre qui ne fut ni un jésuite, ni un religieux d'un ordre quelconque, ni un personnage politique; qui, de son enfance à sa mort, ne s'occupa qu'à servir Dieu et les âmes, et cependant fut persécuté, poursuivi comme un malfaiteur public; passa de l'exil à la prison, de la prison à l'échafaud, sans avoir commis d'autre crime que de rester fidèle à la loi de Jésus-Christ.»

C'est une très heureuse inspiration d'avoir mis au jour cette excellente histoire, qui se lit tout d'un trait, et qui présente un véritable intérêt, tout le long d'un récit tout à fait attachant.

FEUILLETON

DU

PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

NO 12

LE

BAPTÊME

DE LA FRANCE

PAR

L'ABBÉ PÉRIGAUD,

DU DIOCÈSE DE MOULINS

(suite.)

CHAPITRE IV

LA REINE DES FRANCS

I. La cour de Bourgondie à Genève.—II. La nation burgonde au point de vue politique et religieux.—III. Education de Clotilde chez le roi Gondebald.—IV. Un ambassadeur déguisé en mendiant.—V. Le mendiant volé et le voleur.—VI. Clovis envoie à Clotilde les arrhes du mariage.—VII. Complot tramé contre la royale fiancée.—VIII. Ravages opérés par les Francs devant les persécuteurs burgondes.—IX. Les fêtes de l'hyménée à Soissons.

VII

Tout était rayonnant au ciel de Clotilde, et rien n'y faisait prévoir un orage, lorsqu'un grave incident jeta soudainement l'émou dans le cortège nuptial.

Un officier de la cour genevoise venait de le rejoindre, porteur d'une effrayante nouvelle. Cet officier appartenait à la religion catholique, et, depuis longtemps, il avait voué à l'orpheline de Chilpéric un dévouement à toute épreuve. Il avait entendu des bruits de complots; il avait même vu une troupe de guerriers burgondes se mettre à sa poursuite. Par des chemins détournés, il les avait devancés et accourait en toute hâte auprès de Clotilde, pour la prévenir de ce qui se tramait, à Genève, contre ses résolutions et même contre ses jours, si elle résistait aux injonctions de son oncle.

D'où venait ce changement imprévu dans l'atmosphère de la cour de Bourgondie? Quel souffle de colères avait subitement soulevé cette tempête, qui allait éclater sur la tête de la fiancée du roi des Francs?

Un Romain était — nous l'avons vu — le confident intime de Clovis; c'était un autre Romain qui se trouvait être le confident intime de Gondebald.

Il s'appelait Aridius. Or, Aridius nourrissait contre Clovis une haine mortelle, à laquelle venait s'ajouter la haine qu'il portait à Clotilde. Bien des fois, la jeune princesse avait eu à souffrir de la funeste influence qu'Aridius exerçait sur son oncle.

D'abord catholique, l'ambitieux conseiller avait sacrifié sa religion à sa fortune politique; et, autant pour plaire à son maître que pour satisfaire plus à l'aise ses penchants vicieux, il avait embrassé l'arianisme. Son prosélytisme dans cette nouvelle voie allait jusqu'au fanatisme: l'hérésie n'avait pas de plus ardent sectaire que ce renégat. Tous les moyens lui étaient bons, afin de faire des ravages dans l'Eglise de Dieu et de remplir son odieux rôle de loup dévorant parmi le troupeau, dont il avait été jadis une brebis fidèle.

Impuissant à entraîner vers l'apostasie la fille de Chilpéric, il saisissait toutes les occasions de lui nuire. Par la suite cependant, voyant l'admiration pour ses excellentes qualités éclater à la cour, il avait pris le parti de dissimuler sa fureur, afin de mieux comploter, dans le silence de son âme ulcérée, ses projets de vengeance.

L'occasion favorable de les mettre en exécution n'avait pas tardé à se présenter.

A peine Clotilde était-elle à quelques journées de marche, que Aridius rentrait

à Genève. Il revenait de Marseille, au retour de Constantinople, où il s'était rendu afin de servir, dans cet ancien foyer de l'arianisme, plutôt son fanatisme que les intérêts politiques de son roi. Ce fut avec une stupeur pleine de colère qu'il apprit le grand événement arrivé à la cour burgonde pendant son absence.

Reflouant assez adroitement sa rage jusqu'au fond de son cœur, il aborde incontinent Gondebald:

—Seigneur! lui dit-il, en mettant le pied sur votre royaume, j'ai appris une nouvelle qui me remplit encore, à l'heure qu'il est, d'étonnement et de frayeur. Clotilde, votre nièce, vient de passer dans le camp de vos ennemis! Pourquoi cette fuite précipitée? Croyez-moi, elle ne présente rien de bon. Depuis longtemps, je vous avertissais que vous réchauffiez un serpent dans votre sein. Il fallait alors la garder sous votre toit, pour l'empêcher de vous nuire ailleurs. Captive ici, Clotilde était à craindre; que sera-ce, lorsque la fortune l'aura élevée sur le trône des Francs?

—Avez-vous perdu la mémoire de ce qu'était votre prisonnière, seigneur? Ne vous souvenez-vous plus de ses résistances orgueilleuses et de ses obstinations indomptables?

—Elle a de grandes qualités qui imposent la sympathie et même l'admiration. J'en conviens; mais elle est d'une race qui n'oublie pas. N'ayant que des mendiants pour se défendre, elle vous bravait à votre foyer; que ne fera-t-elle pas, quand elle aura derrière soi toute l'armée des Francs?

—N'avez-vous pas à craindre qu'elle ne vous redemande alors un compte rigoureux du sang versé des siens? A-t-elle oublié, parmi les bons soins dont vous avez entouré sa jeunesse, le meurtre de son père qui était votre propre frère? Ne pense-t-elle plus à cette journée où vous avez arraché sa mère à ses embrassements afin de la précipiter, une pierre au cou, au fond d'un puits? N'a-t-elle pas été témoin de cette noble colère qui vous animait cet autre jour où, voulant en finir avec cette race de vipères, vous fîtes égorguer sous ses yeux ses deux frères qui, pour préserver leur vie, vous auraient volontiers cédé l'héritage de leur père?

—Roi! songez à vous; songez à la conservation de votre royaume, de votre famille, et même de votre personne. Ne laissez pas cette tigresse, altérée de votre sang, aiguiser en toute liberté ses dents contre le trône d'un puissant rival, afin de vous dévorer plus à l'aise, vous et les vôtres!

—Il est trop tard maintenant, interromp vivement le roi.

—Il vous est encore loisible de prévenir ce malheur, reprend Aridius. La fugitive n'a pas eu le temps de quitter vos Etats. Ordonnez sur le champ qu'on se mette à sa poursuite, et qu'on vous la ramène, avant qu'elle ait complètement échappé à votre domination.

Comme Gondebald semblait hésiter, le perfide confident ajoute:

—L'équitable justice, qui a armé vos mains contre sa famille, crie vengeance en son cœur de fille et de sœur. Que de fois ne l'avons-nous pas surprise, vous et moi, dévorant sa honte dans le silence de ses larmes! Soyez-en certain, seigneur! Si vous ne revenez sur votre décision, si vous la livrez à Clovis pour épouse et au peuple franc pour reine, vous ne tarderez pas à vous en repentir amèrement, vous ne tarderez pas à être victime d'une haine qu'elle a trop nourrie pour qu'elle n'éclate point bientôt, terrible et implacable, sur votre tête et sur votre royaume!

Ainsi parla le Romain Aridius: et Gondebald de frémir des conséquences désastreuses que pouvait avoir sa conduite, qu'il taxait lui-même de faiblesse. C'est pourquoi il convoqua aussitôt quelques-uns des principaux officiers de sa cour, et leur ordonna de se mettre, avec une troupe d'hommes armés, à la poursuite de la jeune fiancée du roi des Francs.

Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Du haut des cieux, la Providence veillait sur les pas de son élu!

VIII

Clotilde avait encore une vingtaine de milles à franchir, avant d'atteindre la frontière du royaume franc. En apprenant de la bouche du Burgonde — que nous avons vu accourir — le complot ourdi contre elle à la cour de Gondebald:

—Voyez, dit-elle aux gens de sa suite, j'avais bien raison de demander qu'on n'apportât à ce mariage aucun délai. Ce que je redoutais arrive: mon plus mortel ennemi a changé le cœur de mon oncle. Néanmoins, le Dieu véritable, dont je cherche la gloire avant la mienne, ne permettra pas que je tombe entre ses mains redoutables. Je vais prendre les devants. Quant à vous et à vos guerriers, restez en arrière. Pour vous protéger, vous et moi, vous savez ce que vous avez à faire!

En prononçant ces paroles d'un ton ferme et assuré, Clotilde descend de sa basterne et monte sur un cheval.

Plusieurs officiers se rangent à ses côtés. Sans perdre un instant, la noble cavalière et ses écuyers partent et font voler la poussière sous le galop de leurs rapides coursiers. Bientôt, ils ont disparu à l'horizon, tandis que la basterne, avec ses biges et son escorte, continue lentement sa marche à travers les campagnes burgondes.

Quelques heures après la disparition de la royale fugitive, des colonnes de flammes s'élevèrent de toutes parts derrière la petite armée franque: les forêts, les moissons et les huttes des villages s'abîment parmi les tourbillons d'un immense incendie. Les habitants et les troupeaux, pleins d'effroi, s'enfuient des régions ainsi dévastées; en sorte que sur les traces du cortège, jusque-là si joyeux et devenu tout à coup si menaçant, ne s'étend plus qu'un vaste désert de ruines fumantes.

Plusieurs jours durant, les Francs se livrent avec frénésie à cette œuvre de destruction, qu'ils regardent comme nécessaire à leur sauvegarde; et c'est par des chemins embrasés, que les hommes de Gondebald s'avancent afin d'exécuter l'ordre d'arrestation. Toutefois, ces obstacles de feu ralentissent tellement leur marche, que Clotilde d'abord et son escorte ensuite eurent le temps de mettre la frontière entre elles et leurs persécuteurs.

A peine la jeune fiancée est-elle parvenue sur le territoire franc, qu'elle se voit acclamée par les populations dont elle va devenir la reine. Une véritable explosion de joie l'accueille, aux portes de la première ville franque qu'elle rencontre. Elle descend de cheval et entre dans une église, suivie d'une foule nombreuse de chrétiens, qui bénissaient Dieu de leur donner une telle souveraine.

A genoux devant l'autel du Seigneur, Clotilde adore, avec le plus profond recueillement, Celui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions et les jeunes Hébreux de la fournaise ardente. Puis, après cette adoration silencieuse, elle relève la tête et fait entendre cette prière, que certains chroniqueurs du temps nous ont conservée:

—O Dieu tout-puissant! je vous rends grâce de la protection visible que vous venez d'accorder à votre humble servante! Je vous bénis de ce qu'il m'est aussi donné de voir le commencement de la vengeance que je dois au sang versé de mon père, de ma mère et de mes frères!

La ville où se trouvait Clotilde était l'antique capitale des *Tricasses*, appelée alors *Augustobona*, maintenant *Troyes*; et le lieu sacré, où elle priait ainsi, était un ancien temple païen, transformé en oratoire catholique.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure, si l'on voit percer, parmi les accents émus que lui arrachait la reconnaissance envers Dieu, la haine qu'elle portait aux meurtriers de ses proches. A son insu, dans cette circonstance, Clotilde subissait le milieu où elle vivait. Le christianisme ne pénétrait que lentement, de sa douce influence, cette épaisse écorce de barbarie qui recouvrait le monde à cette époque. Les âmes, même les mieux trempées aux sources de la grâce, n'avaient pas encore complètement éteint en elles les flammes du ressentiment. Le génie de la charité divine avait beau